Marie-Luce Demonet. *Les voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*. Paris, Honoré Champion, 1992, Pp. 692.

L'ouvrage de Marie-Luce Demonet est l'aboutissement d'un travail de recherche universitaire dont la longueur et la persévérance ont été les qualités remarquées. Il arrive après un certain nombre d'essais et d'études dont il constitue, sinon le point final, du moins la suite et la somme. L'objet n'en est pas l'étude de la langue, ni même des langues, qui sont considérées comme matériau (dont la description reste nécessaire) d'une réflexion sur le langage, son origine et sa nature, au XVI^e siècle, d'après les travaux des auteurs européens qui exploitent une matière mondialisée par les apports des explorations et des découvertes.

Le livre s'ouvre par une citation qui donne à la fois le ton et la clé: un texte, daté de 1534, allégorise, sous la forme d'un conte, la fonction symbolique du langage comme substitut de l'accès au réel: "fut besoing escrire sur lesdicts murs les noms nagueres imposez pour que mémoire en soit faite et ne tombent en l'oubliance." On peut en effet considérer que, dans l'esprit des hommes du XVI^e siècle, l'histoire des mots depuis leur origine est la mise en mémoire des hypothèses sur la fonction symbolique, et que les langues sont des "lieux de mémoire" de l'humanité, aussi significatifs que d'autres "monuments" historiques. Ces bases, plus monumentales que documentaires, fondent l'intitulé de l'ouvrage: les *voix* du signe, qui substituent l'"évocation" sur une ligne temporelle à la linéarité spatiale que désignerait les *voies*. Le sous-titre, qui introduit les mots de "nature" et d'"origine" définit l'objectif comme le recensement des diverses hypothèses explicatrices et des mythes imaginaires fondateurs de l'existence des langues et de la nature du langage.

La réflexion sur ces hypothèses conduit à l'exposition d'une thèse, exprimée dès l'introduction, celle de la "fidélité à la théorie de l'arbitraire du signe" comme explication de l'origine du langage. Sans doute le cratylisme, qui fonde le rapport des mots aux choses sur une pertinence justifiée en nature, témoigne de sa persistance, renforcée par arguments théologiques, horribles mélanges alchimiques dans l'alambic de Babel, recours à des explications magiques qui jugent la parole par ses effets merveilleux. Mais pour importantes qu'elles puissent être, ce ne sont pas des idées qui prévalent. La théorie de l'arbitraire du signe dicte à l'ouvrage son orientation.

L'étude s'organise autour de deux parties intitulées énigmatiquement (mais les énigmes seront dévoilées) "Logistique et Thélémie", et "*Novimen*." Le premier titre est emprunté au nom de deux personnages allégoriques du *Songe de Poliphile*, qui personnifient Raison et Volonté. Les deux parties correspondent également à une division chronologique: on examinera d'abord les productions qui s'échelonnent de 1480 à 1540, et sont centrés, suivant un plan qui acquiert la rationalité par un acte volontariste d'organisation, autour d'une mythologie du langage dont les deux piliers sont l'existence d'une langue originelle, dont l'hébreu retient l'image, et l'éclatement babélien. Pour arriver à réunir les pièces éclatées de la géographie linguistique du monde, l'hypothèse utilisée est celle de la "réalisation d'un transfert, d'un *transitus*, comme on disait, entre l'écriture et la littérature" (p. 16). La deuxième partie,

"*Novimen* (1540-1580)," prend son titre de l'étymologie fantaisiste attribuée au mot *nomen*. Cette période introduit dans les recherches théoriques l'hypothèse sous-jacente d'une novation permanente: chaque langue reprendrait pour son propre compte le processus premier de nomination décrit dans la *Genèse*. Le développement et la légalisation des langues vernaculaires amènent en effet à rechercher en elles-mêmes des titres de légitimité. On assiste dès lors à un glissement de "la perception des propriétés du référent" à "la définition logique du mot, celle que l'on voit apparaître dans les dictionnaires" (p. 309).

Dans la première période retenue, on perçoit une constante: le maintien du privilège, accompagné, il est vrai, de toutes sortes de réticences, de résistances et de concurrences, accordé à l'hébreu comme langue originelle et creuset des langues futures. "L'étrangement des langues" (p. 41), pense-t-on en effet, n'a pas affecté l'hébreu qui a gardé son intégrité. Se pose donc le problème des affinités et des ruptures avec les autres langues. La position de Charles de Bovelles est celle qui exprime le mieux l'hypothèse de l'arbitraire du signe. La question sera de déterminer le *ratio* ou principe interne de cohérence des langues vulgaires. Un moyen de résoudre le problème sera de faire de l'hébreu non la matrice (avec ses connotations naturalistes), mais *l'idea*, principe formel de structuration adopté par les autres langues. L'hébreu donc, plus que langue originelle, devient forme universelle. La polysémie n'est qu'un scandale apparent: il est possible de recouvrer les bases communes aux langues, en supposant une universalité des concepts et des esprits (p. 187). Dès lors tout est possible, y compris les langues utopiennes ou artificielles. La figure, le nombre seront les modes universels de formation des moyens d'expression, entraînant une sorte de laïcisation du phénomène linguistique. Les caractéristiques corporelles et les effets de mimétisme sont les moteurs de la création à la fois lexicale et littéraire. Peu à peu on assiste à une appropriation par l'homme de son langage.

La deuxième partie du livre de Demonet, qui a pour sous-titre une indication chronologique ("1540-1580") annonce une classification logique dans l'analyse: successivement la science, l'histoire et la fiction. La science linguistique prend pour référence figurative d'explication la métaphore architecturale: on construit des méthodes, on établit des parallèles (dans les "concordes" de Bibliander ou de Postel) qui s'érigent en véritable instrument de "concordisme" (p. 343) associant la langue et la croyance religieuse. À défaut d'instaurer une unité, l'objectif vise à fixer les règles d'une communauté par établissement des parentés. De l'architecture, on glisse vers la métaphore de l'arbre, qui glisse elle-même vers celle d'arbre généalogique de filiation. C'est ce glissement successif de représentation métaphorique qui fait passer de la science à la fiction. Outre les étymologies audacieuses, les apparentements et les filiations imaginaires, on voit apparaître des langues-fantômes et des "baragouyns." Les rapports de signification mettent en valeur le mystère des signifiants: écritures secrètes, hiéroglyphes, graphes cryptés pratiquent un symbolisme labyrinthique. Le scepticisme prend racine dans le terreau d'une diversité que les modèles n'arrivent ni à unifier ni même à rationaliser. Le modèle hébreu laisse place à une recherche des

catégories du discours qui, au-delà de la diversité, se reconstituent autour d'une recherche d'universalité, à défaut d'unité originelle ou typologique. Le chapitre joliment intitulé "Somantique" pose les bases, d'après les écrits médicaux, d'une physiologie ou d'une localisation corporelle des centres, des noeuds et des articulations de l'activité langagière. Deux tendances en découlent qui font du corps soit le réceptacle, lieu de repli passif, soit la matrice, lieu d'activation et de développement, du langage. L'utilisation faite par Rabelais de toutes ces données constitue une mise en oeuvre symphonique des qualités attribuées au langage: jungle ou jonglerie qui pratique l'hyperbolisation sémantique pour modeler une matière ambiguë, esthétisée, à la finalité contradictoire: non-sens et plus haut sens.

La conclusion prend en compte, à propos du langage, les trois voies d'exploration que sont l'histoire, la nature et la raison. Voie étymologique, voie mimétique ou représentative, voie structurale ou formalisante, qui semble bien être sinon la préférée, du moins la plus importante et la plus féconde. À défaut de fonder, dans leur enchevêtrement, une cohérence, elles permettent d'identifier des types de recherche.

L'ouvrage de M.-L. Demonet arrive à point à la suite d'une période de curiosité et d'investigations panoramiques ou ponctuelles (dont les promoteurs sont nommés), sur les modes d'exploration et les modèles de construction inventés par les auteurs du XVI^e siècle pour cerner la "question du langage." Il apparaît comme un aboutissement et une somme, plutôt que comme quelque porche d'entrée aux mystères de la double articulation et des trois éléments (signifiant, signifié, référent) du signe. Comme telle, cette somme reprend et organise les résultats partiels ou élémentaires des études antérieures et les offre au lecteur en une bibliothèque des idées qui rassemble à peu près tout ce qui a été dit au XVI^e siècle sur le sujet. Cet ouvrage appartient, par son volume et la diversité de son contenu, par son architecture générale, à la catégorie des monuments, qui sont plus que des documents. Il est désormais un instrument de référence indispensable où l'on trouvera, classée en un lieu ou dispersée en quelques lieux, réponse aux questions qu'on peut se poser sur ce problème, les auteurs qui l'ont traité, et les idées qu'ils ont émises.

Cet ouvrage est aussi du bel ouvrage: la manière de l'auteur se calque parfois mimétiquement sur la nature du sujet qu'elle traite, composite, contradictoire, en pièces détachées, insaisissable. La composition, bourgeonnante, se ramifie, se diversifie, se surcharge. Ce n'est plus un arbre, pour reprendre une métaphore banalisée par les linguistes, c'est une forêt, avec ses recoins d'ombre, ses amalgames et ses hybridations, ses effets de créations verbales (on sent le malin et ironique plaisir de l'auteur à néologiser et à babéliser). Néanmoins l'addition des détails s'organise en un texte significatif et guidé par des repères. Désormais on ne pourra plus contourner ce travail: il faudra y entrer pour en ressortir informé. Quand on y entre, on a parfois l'impression de s'y perdre. Mais quand on s'y perd, un signe, un retour, un repère permet de s'y retrouver. Un beau travail, surchargé de faits, de formes et d'idées. Beau comme une forêt de Dürer.

CLAUDE-GILBERT DUBOIS, *Université de Bordeaux*